

Janvier 2018

Hier, aujourd'hui, demain à la découverte de notre village

Extraits

À propos des veufs d'autrefois

Giorgio Inaudi

Notre monde regorge aujourd'hui de gens qui vivent seuls. On les appelle *singles*, souvent sans partenaires stables. Il y a aussi les *aloners*, ceux qui ont un partenaire (on dit un compagnon), mais qui préfèrent vivre chacun chez soi. Il y en avait déjà par le passé (chez nous, on les nommait *socio* ou *socia*, comme associés). Ainsi que je l'entendais dire des amis de ma grand-mère au sujet d'un couple d'habitants des Cornetti qui vécurent en bonne compagnie pendant toute leur vie sans jamais s'épouser ou vivre ensemble ; à cause de cela peut-être, on les trouvait toujours de bonne humeur. Mais ils restaient l'exception, parce qu'habituellement il en allait différemment.

Dans une société vivant de l'agriculture et surtout de l'élevage, il était quasiment impossible de vivre seul. La cohabitation avec le bétail permettait la survie dans le long et rude hiver de la haute montagne alors que pourvoir seul aux soins du bétail s'avérait très difficile. Ainsi nos anciens, tant les hommes que les femmes, alors qu'ils se retrouvaient veufs (et cela arrivait souvent en ces temps où la mort frappait à tous les âges) se remariaient habituellement en hâte.

La plupart du temps, les hommes prenaient femme assez tard, quand ils héritaient d'une portion de maison ou bien après une période d'émigration plus ou moins longue, quand ils revenaient au pays avec un pécule épargné à grand'peine et presque toujours investi dans un lopin de terre. C'est selon leur situation économique qu'ils pouvaient choisir une fille jeune et belle, sinon se replier sur une restée vieille fille (même à 30 ans !) ou bien même sur une fille mère. Les maternités n'étaient pas rares avant le mariage et considérées sans trop de sévérité dans une société ignorante de la contraception et où la promiscuité sexuelle, alors que l'on croit souvent le contraire, n'était pas inférieure à celle d'aujourd'hui. Il y avait beaucoup d'opportunités avec les déplacements continuels de nombreuses familles entre l'hiver dans les fermes de plaine et la montée estivale en alpage. Du reste avoir déjà eu un bel enfant sain constituait une garantie de fertilité appréciable dans une société où les enfants étaient une ressource indispensable ; l'on demandait surtout aux femmes de faire beaucoup d'enfants tout en travaillant durement.

Les cas de veuvage à un âge encore jeune étaient plus fréquents pour les femmes qui souvent épousaient des hommes beaucoup plus âgés, mais il fallait aussi en tenir compte pour les hommes, alors que les grossesses et les morts qui s'en suivaient étaient fréquentes dans des villages où il n'y avait pas du tout d'assistance médicale. Les veufs, hommes et femmes, surtout quand ils étaient jeunes et chargés de famille, comme cela arrivait presque toujours, devaient se remarier sans délai. Ce n'était pas un problème de sexe ou de compagnie, mais un problème de survie dans un monde où l'aide sociale se trouvait dans la famille et dans le cadre de la gestion d'une petite entreprise agricole et pastorale.

On raconte encore à Balme l'histoire de ce jeune abattant des arbres à la Molera avec d'autres villageois. Ils entendirent sonner *la passà*, le son de la cloche des morts qui donne un son différent pour un homme ou une femme ; la cloche était sonnée à peine le décès survenu. Le jeune demanda qui était mort et les autres lui dirent qu'il devait s'agir d'un tel déjà à l'agonie le soir précédent. Sans attendre, il jeta son chapeau en l'air, s'exclamant « celle-là c'est moi qui la prends ! ». Et ainsi fit-il. Peu de jours après les funérailles, il se présenta à la maison de la veuve, le chapeau à la main, chapeau qu'il suspendit à un clou du mur. Ce geste non habituel avait valeur d'acte rituel précis, signifiant et déclarant la disponibilité que la veuve pouvait refuser en disant « Gardez donc votre chapeau sur la tête » ou bien accepter. Alors si la femme se tait, les noces suivront peu après.

Pour les filles, la rapidité des noces dépendait surtout de l'existence et de la consistance de la dot, quand les filles uniques, *les arditèress*, étaient bien sûr recherchées. Vers la moitié du XIX^e siècle, un riche habitant d'Avérole (il se disait qu'il était un des derniers hommes à connaître la cachette des fabuleux trésors laissés par les Sarrasins) avait une fille boiteuse et il allait disant qu'il aurait rempli de monnaie d'or la chaussure de la jeune fille jusqu'à compenser la longueur de la jambe trop courte. Il semble que la jeune fille ait trouvé un mari sans trop de problèmes. Parfois la dot était beaucoup plus modeste et l'urgence de trouver une épouse pour un homme désormais âgé comptait davantage. C'est le cas de Michel Termignon, Savoyard d'Avérole, dit *Mitcheloun*. Nous sommes au printemps de 1824 et *Mitcheloun* a passé comme chaque année l'hiver à Turin, il est en chemin vers sa maison d'Avérole de l'autre côté de la montagne. Avant de commencer la montée du col de l'Autaret à 3000 m d'altitude, il a passé la nuit au petit village de la Perinera sur les flancs de la Lera, près d'Usseglio. *Mitcheloun* a été hébergé dans la maison de la famille Bertino où se trouvent, comme dans les vieilles chansons, trois filles à marier. Mais les espérances de se caser sont désormais faibles, car les trois filles ne sont plus très jeunes et selon les canons de l'époque, elles sont décidément trop âgées, alors que les jeunes convolent souvent en noces avant leurs 20 ans. Les perspectives sont bien tristes pour celles n'ayant pas trouvé un mari, peut-être faute d'être très avenantes, mais souvent faute d'une dot appétissante ou parfois suite à une erreur de jeunesse qui leur a laissé un bambin au sein. La vie des vieilles filles est souvent mal tolérée dans la famille paternelle, comme un poids inutile ; elles sont souvent destinées à faire

la domestique des belles sœurs dans les familles des frères. L'unique possibilité qui reste est celle d'épouser un veuf, même chargé d'enfants, et avec une maison à entretenir, disposé à passer outre sur l'absence de dot et un éventuel « passé » de la jeune fille. Les morts par accouchement sont fréquentes et ainsi les veufs aisés d'âge médian et enclins à choisir une compagne de trente ans de moins ne sont pas rares. C'est justement le cas de *Mitcheloun*, âgé maintenant de 60 ans, deux ans après être resté veuf avec quatre filles. Il a besoin d'une femme qui entretienne le ménage et il sait qu'il doit justement chercher dans les villages de haute montagne où les femmes sont habituées à affronter fatigue et privations au moins autant que les hommes.

C'est une époque où les affaires de maison prévalent sur celles du cœur et les mariages sont ainsi décidés sans atermoiements. On ne sait pas sur quelles tractations, ou la base de quelles évaluations, *Mitcheloun* choisit sans hésiter la plus jeune des sœurs. Maria Antonietta, l'élue, n'a d'autre défaut que d'être sans dot et d'avoir désormais 29 ans. Le lendemain, la jeune fille doit de suite suivre l'époux promis par le col vers son nouveau destin d'épouse dans un village à 2000 mètres d'altitude où elle ne connaît personne, où le soleil disparaît pour de longs mois, où les arbres sont absents et où le feu, par manque de bois, est alimenté du fumier des brebis. Maria Antonietta est tellement pauvre qu'elle se met en chemin avec sa misérable dot : une chèvre, un rouet et une louche de bois. La jeune fille pleure les dix heures que dure le chemin jusqu'à son arrivée à Avérole, mais ensuite elle s'adapte à son sort et le mariage se révèle heureux, trois filles naissent de cette union alors que *Mitcheloun* mourra sept ans plus tard. Maria Antonietta survit 40 ans à son mari et ses descendants qui vivent toujours à Bessans conservent encore la mémoire de son histoire.

La vie conjugale débutait habituellement dans des conditions de grande restriction (bien autrement qu'avec les listes de mariage abusives qui sévissent aujourd'hui !) où le peu d'objets nécessaires à la vie quotidienne était souvent grappillé auprès des parents en attendant de pouvoir se les acheter. Maria Bricco Minàs, dite Maria *d'Maléna*, classe 1891, racontait que quand elle s'était mariée en 1916, elle avait eu deux matelas en prêt, seulement pour quelques mois, avec l'engagement de les restituer avant l'été quand les vacanciers arriveraient (*li sniouèri*). Dans la majorité des cas, la mariée devait « aller en maison », c'est à dire cohabiter avec la famille du marié où il était prévu que la belle-mère dirige en tout et pour tout. Il arrivait aussi que sous le même toit (et souvent dans la même pièce) cohabitent plusieurs noyaux de la famille, voir très étroitement parents. C'était le cas de la grande maison des Castagneri Touni qui existe encore aujourd'hui, notée comme *lo Bou Grant* où le célèbre guide avait du amener son épouse à partager la vie avec les diverses branches de sa famille très nombreuse. Ce n'est qu'après quelques années et avec les gains de sa profession de guide qu'il put acquérir la maison du Gouiât, le long du petit chemin menant à la cascade de la Gorgia. Cette situation de promiscuité (dans la salle l'on mangeait, mais souvent aussi on y dormait) était gérée avec sagesse et tolérance réciproque. À la Perinera d'Usseglio, on

montre encore la maisonnette que la petite communauté mettait à disposition des couples juste mariés afin qu'ils puissent y trouver un peu d'intimité. Tout autre qu'un voyage de noces ! Dans cette situation, on ne doit pas s'étonner que nos ancêtres, pour ceux qui parvenaient à vieillir, se marient plusieurs fois. Seconde et troisième noces n'étaient pas rares, mais il y eut un cas surprenant dont on parle encore aujourd'hui avec l'histoire de Giovanni Castagneri, de feu Pancrazio, le moine qui eut trois femmes.

Giovanni naquit à Balme le 8 mars 1767 dans le clan ancien des Castagneri Comba. Une date fatidique parce que, si l'on n'y célébrait pas encore la fête des femmes, leur compagnie fut importante dans sa vie. Nous ne savons pas quand il eut vocation pour le monastère, mais il devait être encore très jeune quand il se fit frère capucin de stricte observance puisqu'à peine trentenaire en 1797, il convola en justes noces avec Maria Domenica Bricco. Les mauvaises langues diront qu'il avait opté pour le froc pour éviter la tenue militaire, mais ensuite, ne trouvant probablement pas la vie monacale à son goût, il s'était fait chasser du couvent, feignant la folie. On raconte qu'il se commettait en étrangetés comme planter les choux à l'envers avec les racines en l'air. Retourné à Balme comme laïc, il prit donc tout de suite Domenica Castagneri pour femme, eut bien vite un fils et une fille. Mari et femme se donnaient du vous et, comme il était d'usage à Balme et pas seulement là, Giovanni mangeait, assis à table, Domenica le servait et ensuite allait manger assise en été sur les escaliers de la maison et l'hiver debout près de la console de la cheminée. Malheureusement, comme il en advenait souvent à cette époque, l'épouse mourut quatre jours après son second accouchement, le 4 janvier 1801. À cette époque, un homme ne pouvait certainement pas rester seul avec de jeunes enfants. À peine cinq mois plus tard, Giovanni se remariait cette fois avec Marianna Castagneri qui, en quatorze ans, lui donna au moins trois garçons et quatre filles. Les temps avaient changé et tous deux mangeaient ensemble assis à la table. Mais en 1816, Marianna mourut aussi et Giovanni se trouva à nouveau seul, désormais cinquantenaire. Vieillir est désagréable (même si à Balme mourir jeune est réputé pire), surtout pour un veuf solitaire. L'année suivante, Giovanni se remariait encore une fois avec une Castagneri, à Balme ce n'était pas facile de varier... Cette fois il dut se contenter d'une jeune fille plus très jeune, Caterina qui avait 42 ans et lui donna un seul fils, hélas mort encore au berceau. Ils vécurent heureux et contents pendant plus de trente ans (on raconte que, non seulement ils mangeaient à table ensemble, mais aussi dans la même écuelle) et enfin quand Caterina mourut en 1849, Giovanni qui avait alors 82 ans, décida de ne plus se marier. Il devait mourir presque centenaire en 1865. Il laissait une nombreuse descendance, dite à point nommé Castagneri Fra, qui se perpétue encore et s'arroe une primauté enviable : la plus grande longévité à Balme.

“L’Aria”, le skieur rapide comme le vent

Gianni Castagneri

On l’appelait *l’Aria* (le vent) car sur ses skis, il allait véloce comme le vent, mais son nom était Pietro Maria Castagneri (1906-1967) descendant de la souche des guides alpins des Tùni qui marquèrent une époque et la profession à Balme. Son père était Giuseppe Antonio Gep, frère plus jeune du célèbre Tòni disparu sur le Mont Blanc. Mais *l’Aria* préférait filer sur la neige, toujours à de hauts niveaux : « Mon père - révèle aujourd’hui sa fille Paola, qui dispense encore récits et boissons au Café Nazionale - était un grand passionné de tous les sports, mais il adorait surtout le ski. »

Pendant sa jeunesse, dans l’intervalle des deux guerres, des courses commencèrent d’être organisées pendant l’hiver et avec son physique vigoureux, il se découvrit des dons à dépenser dans les courses de grand fond en compétition de ski nordique, aujourd’hui comparables aux compétitions de ski-alpinisme, faites de longs parcours à dénivelés importants, souvent marquées de difficultés techniques et alpines tout aussi importantes.

C’était l’époque où Balme était déjà une localité prospère de villégiature estivale et misait déjà bien sur les activités d’hiver. On construit alors deux tremplins pour le saut, on organise des courses de ski et de bob et les meilleurs jeunes de l’endroit participent aux compétitions en solo ou en équipe, obtenant des résultats flatteurs. Les athlètes endossent des vêtements de tous les jours ou bien souvent *les mailles du bord* du costume local.

« À un certain point, précise Paola, grâce à l’amitié avec le médecin du sport de la Juventus le Pr Borsotti, propriétaire d’une belle villa liberty en haut du village, les maillots laissés par l’équipe de foot devinrent la tenue officielle des athlètes du ski club. »

La fille de Pietro Castagneri se souvient de toutes ces manifestations sportives, mais comme cela se passe souvent, certaines plus colorées sont restées plus que d’autres dans la mémoire locale. « En 1928-29 se courut la coupe Bricco, importante compétition bisannuelle organisée par l’hôtel Camussòt. Une des courses fut un massacre, le froid était intense ; aux points de contrôle, mon père était en tête, mais la sueur se transformait vite, formant une couche de glace épaisse sur la nuque. Le jury de la compétition s’émut de le voir courir dans ces conditions. Partis de Balme et montés au Pian della Mussa, les athlètes devaient dépasser Pian Saulera, rejoindre le col delle Serene à 2600 m et redescendre à Balme.

L’Aria n’en démordait pas et, en à peine plus de deux heures, il conclut la course avant l’installation de la banderole d’arrivée. Le second à être classé arriva seulement 14 minutes après lui. »

D’autres courses inoubliables se font jour entre coupes et trophées, exposés bien en vue au café Nazionale. Comme le combiné fond et saut du championnat des Vallées de Lanzo ou la coupe des commerçants de Balme ; ou bien le défi en territoire neutre à Balme, justement

entre deux grands champions de l'époque, Lantelme du Val de Suse et Pelissier du Val d'Aoste pour lesquels se partageaient les gens de la vallée ; ou bien la compétition de saut disputée le 30 mars 1930 pour inaugurer le nouveau tremplin visible encore au sommet du village, course gagnée cette fois encore par *L'Aria* qui, fidèle à son surnom, se livra à un saut qui obtint le meilleur score.

« Mon père, continue sa fille, avait une prédilection pour le ski de fond et le saut, mais il ne dédaignait pas les compétitions de ski alpin, comme cette fois où concourut aussi sa sœur Rina : avant d'enfourcher les skis pour la descente du col Paschiet, les skieurs devaient s'obliger à mille mètres de dénivelé et quelques heures de montée dans la neige pour rejoindre le point de départ. Mémorables aussi furent les courses de bob, en équipe avec d'autres villageois, glissant à toute vitesse sur les routes enneigées. »

Dans le même temps, Pietro, personne à la fois raisonnable et déterminée, avait fait partie de l'équipe nationale, réussi le brevet de moniteur de ski et s'était rendu finalement pour travailler en saison à Ortisi et à Selva en Val Gardena. Mais pour le reste de l'année, il assumait sa profession de maçon et d'extracteur de sable dans la Stura. Il avait finalement décidé de convoler en justes noces avec Maria, fille du patron de l'hôtel Camussòt, hôtel alors au sommet de sa fortune.

« Ils s'épousèrent en 30 et après quelques années, il y eut deux surprises. Ma mère fut enceinte et en même temps mon père fit partie de la liste des skieurs convoqués pour les Olympiades hivernales à Garmisch-Partenkirchen (Allemagne) entre les 6 et 16 février 1936. » Pourtant devant choisir, ce que requéraient les circonstances, l'athlète Balmais n'hésita pas un instant et préféra rester auprès de son épouse plutôt que se mesurer aux Jeux Olympiques, un rêve qui pouvait se concrétiser et auquel il avait sûrement aspiré.

Au lendemain de la conclusion des olympiades bavaroises, les formations italiennes revinrent dans leurs foyers la tête basse, sans avoir remporté la moindre médaille. Au lieu de cela, Pietro Castagneri, *L'Aria*, fut fier le même jour de se retrouver père d'une petite fille bien vivante, la même qui 80 ans plus tard raconte son histoire devenue quasiment légende.

La légende des Ferro-Famil, gardiens du refuge Gastaldi

Carlo Capocasa

J'étais encore un jeune garçon, à la fin des années 50 et mes parents louaient, en faisant beaucoup de sacrifices, un petit appartement pour les vacances dans les vallées de Lanzo au hameau des Cornetti de Balme. Tout autour, des montagnes spectaculaires. Ils commencèrent les premières sorties au Pian della Mussa : au refuge Città di Ciriè, au Pian de la Ciamarella, aux lacs Verts dans le vallon du col Paschiet et au refuge Gastaldi. Je me souviens particulièrement de cette dernière balade, un souvenir qui m'est resté particulièrement cher, car je fus impressionné par le merveilleux panorama qui s'offrait depuis le sommet de la Pointe Turo avec une vue à 360°, depuis la pointe de Croce Rossa à la Bessanèse avec leurs glaciers respectifs, du Collerin à la Petite Ciamarella, au majestueux glacier de la Ciamarella, à l'Albaron de Sea et enfin à l'Uja de Mondrone dominant la vallée d'Ala. Je restai en extase à regarder toutes ces montagnes impressionnantes, mais ce qui me frappa le plus fut le vieux refuge Bartolomeo Gastaldi, bel exemple de longévité dans un lieu paraissant difficile d'accès pour un randonneur aussi peu expert que je l'étais alors.. Le refuge aux murs de pierre et de chaux plutôt en mauvais état, comptait trois gérants : le vieux père Ferro Famil dit *Vulpot*, guide émérite et grand chasseur de chamois et ses deux fils, Roberto et Giovanni, guides alpins.

Le père, en vieux Piémontais, ne s'exprimait qu'en courtes plaisanteries ou ronchonnements, mais c'était un sage de la montagne. Les deux fils, très bons vivants, riaient et plaisantaient sur leur cuisine spécialisée en riches et laborieux minestrone qui, à tout moment de la journée, laissait émaner jusqu'à l'extérieur du refuge un parfum attirant. Alors que j'arrivai au refuge, Giovanni vint à ma rencontre et en bon Piémontais m'offrit un verre de vin ; je lui dis que j'étais abstinent, mais lui répliqua que je devais absolument le boire parce qu'un moteur sans essence ne peut pas avancer. Je le sirotai lentement avant en cachette de le mélanger avec l'eau de la fontaine, à l'extérieur du refuge, qui arrivait directement du glacier de la Bessanèse. Je mangeai une écuelle de soupe avec du pain trempé et du fromage filant, un plat exquis ! Assis sur le banc et silencieux, alors que je mastiquais quelques fruits secs, les deux frères s'approchèrent et s'assirent à la table. Je leur offris une partie de mes fruits et peu après, ils entreprirent de me raconter un peu de leur vie aventureuse. Une vie dure et de privations. Plus jeunes, la vie leur avait été plus facile, mais en ces années d'après guerre, avec la gestion du vieux refuge, il leur était difficile d'aller de l'avant. Les heures passant, je ne m'apercevais pas qu'il était déjà tard. Ils me donnèrent un autre verre de vin et me firent promettre que je reviendrais les retrouver au prochain été.

Des personnes dures, mais bonnes, et ce refuge si rustique avec les toits de pierre et de tôle qui nécessitait d'y insérer des feuilles de journal quand il pleuvait pour que l'eau ne vous

tombe pas sur la tête ; ils me firent jurer que je reviendrais alors que je m'apprêtais à descendre. Ce soir-là ma mère me gronda pour mon retard et me traita d'inconscient. Lors de l'été 1960, la montée au refuge m'était devenue habituelle, au moins trois fois par semaine, et parfois je me proposais de leur monter le pain et le fromage. Pour le vin, Giovanni le portait à l'épaule avec une petite outre. Quelque fois, avec l'agrément de mon père, je restais aussi dormir et le matin, si le temps était beau et s'il n'y avait pas d'alpinistes ou d'excursionnistes, Roberto ou Giovanni m'emmenait en course et j'éprouvais alors la griserie de rejoindre moi aussi les sommets de la Ciamarella, la Pointe Marie, la Bessanèse, l'Albaron en Savoie et tant d'autres courses aux alentours. Grâce à eux, j'étais moi aussi devenu un excursionniste avec un E majuscule. En 1963, je m'inscrivis au CAI et rencontrai de nouveaux amis, m'initiant à d'autres courses dans d'autres vallées. Puis, je fus militaire chez les Alpains, avec d'innombrables marches et courses en diverses vallées du Piémont, mais le vieux et cher refuge commençait de manquer à mon cœur et surtout cette splendide amitié entre trois authentiques montagnards.

En 1972, Ferro Famil Giuseppe (*Pinot-Vulpot*), devenu aveugle, mourut, à l'âge de 83 ans, concluant ainsi une carrière de guide émérite après 32 années de gestion du refuge Gastaldi. Les fils moururent aussi, peu d'années après. Ce fut la fin d'une grande famille originaire d'Usseglio. En 1970, le vieux refuge Gastaldi, construit en 1880, un des plus anciens refuges des Alpes partit à « la retraite », remplacé par un nouveau refuge.

L'ancien refuge se fit musée de haute altitude, perpétuant le souvenir de ces époques pionnières. Désormais, il ne me reste plus que ces souvenirs qui me sont demeurés chers et, alors que je fréquente encore la montagne dans d'autres vallées, quand je regarde les photos de l'époque, il me vient un nœud dans la gorge et je tourne alors la page.

Balme, il y a 150 ans

Gianfranco Amprimo

On commémora à Balme en juillet 2017 la première ascension de la Ciamarella survenue en 1867. Il y a 10 ans Giorgio Inaudi avait raconté dans ces feuilles, en un récit circonstancié et riche en détails, les phases de cette aventure alpine dont les principaux protagonistes furent Paolo Ballada, Comte de Saint Robert, et le jeune Balmais Antonio Castagneri connu comme *Toni di Tuni*.

Que se passait-il dans le monde en ces années-là ?

- C'étaient les années de grandes découvertes dans le domaine de la médecine, de la mécanique, des traitements insecticides pour les plantes, de la dynamite, du béton armé et d'autres encore.
- La guerre de sécession se terminait enfin en Amérique du Nord, mais le conflit se poursuivait avec les Indiens.
- Au Japon était aboli l'ordre médiéval.
- L'Autriche et la Hongrie se séparaient en deux états distincts avec un seul souverain.
- Au Mexique, Maximilien de Habsbourg abandonné par Napoléon III, fut tué par des rebelles.
- En France se développait la production industrielle de la bicyclette.
- L'industrialisation entraînait les premières revendications ouvrières et en 1867 Karl Marx écrivait *Le Capital*.
- En 1860, le royaume sarde cédait à la France Nice et la Savoie, créant de grandes difficultés à nos ancêtres qui depuis toujours préféraient pratiquer le commerce avec Bessans et Avérole (avec cette nouvelle disposition territoriale, ils devinrent subitement des contrebandiers).
- En 1861, naissait le royaume d'Italie et, trois ans après seulement, la capitale fut transférée de Turin à Florence.
- 1866 marqua la fin de la troisième guerre d'indépendance, avec l'annexion de la Vénétie, et fut marqué par une révolte en Sicile. À Turin se déclara une épidémie de choléra (environ 50 cas, presque tous mortels).
- En 1867 il y eut encore le choléra à Turin avec 9 morts. Toujours cette année là, des groupes d'ouvriers turinois saccagèrent des boulangeries et d'autres commerces alimentaires.

À Balme, les résidents (recensement de 1861) sont 372, dont 208 femmes, 164 hommes, constituant 95 familles habitant dans 43 maisons.

Aujourd'hui les résidents ne sont que 90 !

Le chef-lieu était constitué de maisons construites en différents lieux : Truciat, Aires, Verlala, Rochas, Bou Grant, en outre font partie de la commune la Villa des Cornetti et les hameaux de Chialambertetto, Molette et Molera habités toute l'année tandis que les hameaux du Pian

della Mussa, les Fre et Bogone ne le sont que l'été. L'église paroissiale était distante du chef-lieu, séparée par des champs très cultivés.

L'école existait depuis 1772 dans les locaux actuellement occupés par le musée des guides. Avec la loi Casati de 1859, l'école devint gratuite et obligatoire jusqu'à l'âge de 12 ans. C'était la norme pour les garçons et les filles de faire toutes les classes jusqu'à cet âge. La fréquentation scolaire était irrégulière, comptant de 10 à 40 élèves.

Les deux dernières années de l'école élémentaire se passaient à Martassina. Il était d'usage que, l'hiver, chaque élève apporte un morceau de bois à brûler dans le poêle pour chauffer la classe. Les élèves les plus pauvres étaient assistés par le Patronat scolaire. Les liens avec la basse vallée se faisaient par le chemin muletier, *la vi Grosi*, qui longeait la Stura jusqu'à Ceres. Clavarino, auteur du livre *Essai de géographie statistique et historique des Vallées de Lanzo* (1867) la décrivait ainsi : « elle est généralement mal entretenue, encombrée de grosses pierres souvent dangereuses pour qui n'est pas habitué à parcourir ces routes alpestres ».

Ce chemin muletier était bien connu du grand-père maternel de ma mère, Giovanni Castagneri dit Gian dou Fra, né en 1847 et qui avait la charge régulière de faire la liaison entre Balme et le bureau de poste de Ceres. C'est ainsi qu'il connut sa future femme de Boschietto, hameau de Cantoire, qu'il épousa en 1874.

Les rares étrangers qui parvenaient à Balme évitaient les routes plus passagères et commodes (cols du Mont Cenis, Montgenèvre, Autaret) car ils avaient « quelque chose à cacher », parmi eux des déserteurs, soldats en cavale, évadés, voleurs ou assassins.

Les mauvaises langues des villages de la basse vallée avaient fait circuler avec malignité la rumeur que si un étranger s'était laissé aller à dire dans quelque auberge, avoir sur lui de l'argent ou des objets précieux, le hasard faisait qu'il ne pouvait franchir la montagne et que quelques années plus tard, toujours par hasard, on retrouvait les restes de cadavres inconnus au fond de quelque crevasse.

Les *sgnuri* (touristes) utilisaient des mulets et des porteurs pour se déplacer, se fiant aux montagnards.

On allait de Turin à Ceres par la route carrossable, de Ceres à Ala avec l'omnibus et en diligence ; d'Ala à Balme, il n'y eut que le chemin muletier jusqu'en 1887. Le chemin de fer, dont la construction avait commencé en 1866, ne parvint à Caselle que de nombreuses années plus tard. En 1876, avec l'arrivée du train à Lanzo, le voyage de Balme à Turin ne durait que dix heures !

En ces années, à Balme, comme il ressort des livres de Clavarino et des frères Milone, le climat était très froid. La température moyenne de Balme était comparable à celle enregistrée pour la même époque à celle de Christiania en Norvège. Souvent la neige couvrait maisons et terrains d'octobre à juin et les avalanches étaient fréquentes, faisant souvent de nombreuses victimes (les cadavres ne pouvaient être enterrés avant la fin d'avril). Selon les statistiques de

ces années, on avait 145 jours de beau temps, 94 jours de pluie, 126 jours de nuages et de pluie. Souvent aussi pluie et dégel entraînaient des inondations et des dégâts.

Pour ce qui concerne les activités laborieuses, il faut dire qu'à la fin de l'époque des exploitations minières (1300/1800), la majeure partie des habitants se consacrait à l'agriculture, à l'élevage et à la taille du bois. Quelques-uns avaient pour profession la recherche et le commerce des minéraux en lien avec les grandes universités européennes.

On cultivait les pommes de terre, l'orge, le seigle et le chanvre. Qui possédait vaches et chèvres produisait tommes et beurre.

La fauche du foin se limitait à deux fois dans l'année.

« L'échange » commercial avec la France se faisait initialement « sel contre riz ».

L'on chassait tout ce qui se trouvait : vipères, grenouilles, gibier à plumes, chamois.

Aux mois d'octobre et de novembre, une grande partie des habitants (certains disent 20%, d'autres 50%), surtout les hommes, émigrait. La plupart allaient à Turin faire l'ouvrier, le coursier, le tailleur de bois, le livreur de vin. D'autres hommes devenaient mineurs en France. Quelques bergers portaient brebis et chèvres hiverner dans le Monferrato. D'autres amenaient les vaches dans le Canavese ou sur les collines de Turin.

Le retour à la maison, quand la neige le permettait, se passait vers les mois d'avril et mai. Ceux qui restaient à Balme travaillaient le chanvre, libéraient les chemins de la neige, transportaient bois et fourrages sur des traîneaux.

Il était d'usage d' « *ala an pasche* » le soir, c'est à dire de se réunir et rester ensemble dans une étable pour tricoter, tailler des outils de bois, jouer d'un instrument à corde, raconter des histoires aux enfants ou « *cantè Martina* »¹.

Curiosité : on dit que certains voyageurs soutenaient que les Balmais étaient les plus gentils habitants de la *Proci*, justement pour les contacts saisonniers avec la civilisation !

Par *Proci*, on entend les territoires en aval de la commune d'Ala di Stura.

Ceci jusqu'à l'avènement de la globalisation !

www.comune.balme.to.it

¹ L'expression fait référence à un chant traditionnel entre garçons et filles lors des veillées, véritable négociation qui permet aux garçons d'entrer ou non dans l'étable.
Les paroles de ce chant nous ont été transmises par Estella Canziani.